



MICHÈLE
BERNSTEIN
TOUS LES
CHEVAUX
DU ROI



Extrait de la publication

Tous les chevaux du roi

MICHÈLE BERNSTEIN

Tous les chevaux du roi

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

Le présent roman a paru pour la première fois en 1960,
chez Buchet / Chastel à Paris.

Photographie : Michèle Bernstein en 1965. © Claude
Austin.

© Éditions Allia, Paris, 2004, 2014.

TOUS les chevaux du roi est le premier des deux romans analogiques qu'il forme avec *La Nuit* (mêmes personnages, même histoire – qui doit tout à Laclos –, style différent, c'était là que je m'amusais). En 1957, mon mari et moi étions passablement fauchés. C'était encore mes années de lumpensecrétariat, je travaillais pour trois sous deux ronds dans une maison d'édition banale et, bien sûr, Guy Debord ne travaillait pas. La revue *Internationale situationniste* se vendait à cinq ou six exemplaires, le reste, nous l'envoyions gratuitement aux gens que nous trouvions intéressants...

Donc, pour finir le mois, mettre du beurre dans nos épinards, de la margarine dans nos brocolis, je décidai d'écrire un roman. Beaucoup de romans à la mode me passaient entre les mains, je les lisais sans déplaisir : je voyais comme il me serait possible d'en rédiger un qui plairait immédiatement aux éditeurs en utilisant les recettes du genre. Les héros seraient jeunes, beaux et bronzés. Ils auraient une voiture, passeraient des vacances sur la Riviera (tout ce que nous n'étions pas,

tout ce que nous n'avions pas). En plus, ils seraient désinvoltes, insolents, libres (tout ce que nous étions).

Hic Rhodus, hic salta : les situationnistes, donc moi, pensaient alors dur comme fer que le roman classique était un art périmé. Il fallait le dépasser, le bouleverser, l'imploser. Pourquoi pas ? Mais, en ce cas, pas d'éditeur, pas de monnaie. La solution était simple : j'allais fabriquer un "faux" roman à la mode. Le farcir d'assez d'indices et d'ironie pour que le lecteur moyennement perspicace s'aperçoive qu'il y avait là comme une plaisanterie, le regard froid du vrai libertin littéraire, une critique du roman lui-même. Très vulgairement, tout cela s'appelle "au second degré".

Pour mieux souligner la chose, deux textes contradictoires furent présentés sur la quatrième de couverture. L'un caricaturalement louangeur, comme eût pu l'écrire une attachée de presse un peu trop professionnelle : *Ce roman est l'histoire de Gilles et des possibilités qu'il rencontre : de la fatigue qui les emporte. C'est l'avance, à travers un morceau du temps, de personnages qui vont tous vers un échec semblable, qui ne sont pas reconnus. La désinvolture n'est qu'à la surface de ce livre. Sa discrétion se masque en une sécheresse que la lecture attentive*

dément. La pudeur cache une sensibilité et même une souffrance réelles. De quoi s'occupe Gilles, qui apparemment ne fait rien? "De la réification", dit-il. Et c'est ce personnage du roman qui remarque qu'il n'est que personnage de roman, en une page étonnante qui sera légitimement tenue pour un sommet de la rigueur de l'écriture moderne, dans son témoignage d'une crise générale de la communication.

L'autre, aussi fielleux que s'il venait de la plume d'un méchant critique : *Tout le monde connaît, depuis quelques années déjà, le ton et le contour des romans consacrés à l'amoralisme d'une jeunesse oisive et désenchantée. Dernier venu de la série, celui-ci ne se fait remarquer qu'en accumulant à l'excès toutes les conventions du genre. Geneviève, la narratrice, cédera-t-elle au charme de la toute jeune maîtresse que son mari affectueux l'invite à partager, ou préférera-t-elle garder son amant, ou enfin choisir une autre amante? Voilà le centre de la pauvre intrigue qui se déroule complaisamment, sur la Rive Gauche et la Côte d'Azur bien sûr, tout au long d'une beuverie ininterrompue. L'auteur, qui manque visiblement de conviction, y supplée par quelques habiletés subalternes.*

Alors que feu mon ex-époux n'intervenait jamais dans mon labeur romanesque, ces

deux textes, nous les avons écrits ensemble et je ne me rappelle même plus qui en eut l'idée, Guy Debord ou moi. Hélas, plaisanterie inutile, personne ne semblait comprendre ces criantes clefs.

Sauf le regretté, l'adorable Pierre Dumayet. Il m'avait acceptée à *Lectures pour Tous*. Comme l'émission était en direct, il y avait au préalable un long entretien privé. "Dites-moi, Michèle, votre roman, c'est un peu une blague ?" remarqua-t-il. "OUI", criai-je, fière et heureuse d'avoir trouvé une âme sœur. "Je vous le ferai dire ce soir à la télévision", continua Dumayet. "NON, évidemment", m'écriai-je, plus têtue que la petite chèvre de Monsieur Seguin et bien décidée à ne pas me laisser manger.

Voilà pourquoi il y eut cette interview "je te tiens tu me tiens par la barbichette" qui a retrouvé vie l'année dernière dans l'exposition Guy Debord à la Bibliothèque Nationale, et qui marivaude encore sur Internet quelque part. Voilà pourquoi, à l'époque, le *Canard enchaîné* avait écrit "La souris a mangé le chat". Il y a quand même de sacrés plaisirs dans l'exercice de la littérature !

MICHÈLE BERNSTEIN

novembre 2013

pour Guy

I

Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle, et de trompettes qui étaient dans la place, donnaient un spectacle qui se voit plus souvent dans les romans qu'ailleurs.

CARDINAL DE RETZ

JE ne sais comment j'ai compris si vite que Carole nous plaisait. Je n'avais entendu parler d'elle que la veille, dans une petite galerie garnie de cette troupe qui vient toujours aux vernissages des peintres destinés à n'être pas connus. Les quelques amis d'autrefois que j'avais rencontrés là étaient précisément ceux que j'aurais voulu ne plus jamais voir. D'une voix trop haute, et qui intensément se voulait mondaine, la maîtresse des lieux y parlait de ses chaussures pour qu'un visiteur important comprenne qu'elle se désolidarisait déjà de l'insuccès qu'elle sentait venir. Contrairement aux bons usages, le vernissage n'était pas doublé d'un cocktail, on n'y avait rien à boire.

Quand je cherchai du regard le secours de Gilles, je vis que le peintre lui parlait avec animation. Un petit groupe se formait déjà autour d'eux. C'était un mauvais peintre et un charmant vieil homme, pétri d'un modernisme désuet. Gilles lui donnait la réplique sans laisser paraître de lassitude, et j'admire son aisance. Le vieux peintre s'était déjà perdu avec la génération d'avant la nôtre, mais il n'était pas découragé pour autant. Il nous